

CHAPITRE I

VERS LE PLANÉTARIUM

En avril 2018, j'ai été invitée à donner une conférence sur l'histoire de l'astrologie au planétarium de l'Université d'Alaska à Anchorage. L'organisateur, Scott McMurren, n'était pas lui-même un adepte de l'astrologie. Pourtant, l'idée que je vienne en parler dans une citadelle sacrée de l'astronomie était assez spectaculaire à ses yeux pour le séduire et qu'il tente de la mener à bien. L'inspiration de ce projet lui était venue après notre rencontre à Seattle, alors que nous participions tous deux à l'enregistrement d'une émission sur les astuces pour voyager gratis. Lors d'une pause déjeuner, il m'avait demandé d'où me venait ma passion pour l'astrologie, ce à quoi j'avais répondu que toutes les cultures du monde l'avaient pratiquée d'une façon ou d'une autre, que ce soit selon des règles complexes et codifiées ou plutôt en interprétant des signes visibles du monde naturel; en les étudiant, j'étudiais l'humanité. Le choix de faire appel à tel ou tel élément céleste en dit autant sur l'interprète que sur le résultat de sa lecture. Ce point de vue, qui avait piqué sa curiosité, avait fait son chemin dans son esprit, tant et si bien qu'il était parvenu à convaincre l'équipe du planétarium de l'Université d'Alaska de m'inviter.

Omega Smith, sa directrice, m'accueillit dans les rues gelées d'Anchorage et me fit entrer sous l'immense dôme vide. La console de commande était une parfaite énigme pour moi, mais Omega pouvait faire faire au dôme presque tout ce que je lui demandais. Nous avons veillé tard, la nuit précédant la conférence, pour préparer la chorégraphie du visuel. Je lui expliquais à quels moments de l'histoire céleste je voulais emmener l'audience. À chaque suggestion, elle appuyait sur quelques touches de la console et l'affichage des projecteurs laser se modifiait. Après avoir passé dix ans à écrire sur le sujet du ciel pendant mes études supérieures, j'écrivais maintenant littéralement *sur* le ciel, avec Omega aux commandes de la machine.

Nous sommes remontées assez loin dans le temps pour admirer l'époque d'un changement d'étoile polaire, lorsque le pôle Nord de la Terre ne pointait pas encore vers l'étoile Polaris (notre étoile polaire actuelle), mais vers Thuban (*Alpha Draconis*). Elle a ensuite avancé rapidement de quelques milliers d'années et m'a montré une simulation du ciel nocturne lorsque notre pôle pointerait de nouveau vers Véga dans la Lyre, au terme d'un cycle d'environ 26 000 ans. J'ai également fait défiler les mouvements planétaires à l'époque de la genèse de l'astrologie occidentale moderne en Mésopotamie, il y a plus de deux mille ans, en suivant la trajectoire de Vénus dans les phases de son cycle autour du Soleil, telle qu'on pouvait la voir alors. Enfin, nous avons fait un zoom sur 1483, l'année de la naissance de Martin Luther, et sur l'année suivante, qui fit après coup l'objet d'une propagande visant à discréditer sa réputation et sa Réforme. Aby Warburg, historien de l'art contemporain de Walter Benjamin, a consacré l'une de ses premières publications à cet incident, en étudiant la façon dont les images astrologiques avaient servi à mener une guerre médiatique.

Alors que nous étions assises ainsi, seules dans le noir sous nos étoiles laser, profitant du calme avant l'arrivée de l'audience le lendemain, je sentis que ma thèse prenait vie, ou plutôt que je venais d'y pénétrer par une véritable expérience vécue. Dans ma thèse, je parle de l'histoire des planétariums, qui jouxte celle du cinéma, avec leurs communes simulations, illusions et relations non-causales; des tensions entre le futur et le passé et de l'incompatibilité de l'un et l'autre avec l'instant présent. Mon titre de docteur

m'avait conféré un code secret qui m'autorisait à entrer dans le planétarium universitaire en tant qu'invitée d'honneur, pour révéler le rôle qu'avait joué l'astrologie dans le développement des cultures humaines, depuis nos tout premiers jours jusqu'à ce présent, ô combien présent, auquel nous ne pouvons échapper, peu importe le nombre de fois où nous pointons nos lasers sur Véga.

Le lendemain, juste avant le début de mon exposé, j'avais les nerfs à fleur de peau et mes cordes vocales étaient tendues par l'angoisse d'être percée à jour. J'essayais de me détendre, mais une nouvelle tension traversa mon esprit lorsque je pris conscience que je me trouvais au point charnière entre expérience incarnée (*Erlebnis*) et sagesse transmise (*Erfahrung*), deux concepts qui faisaient fureur dans les discours accompagnant l'astrologie lors de son renouveau en Allemagne après la Première Guerre mondiale. Tout à coup, je vivais littéralement un chapitre de ma thèse devant ces spectateurs, assise dans l'obscurité, face à une constellation d'yeux braqués sur moi.

Alors que j'atteignais le point culminant de mon exposé sur l'anniversaire de Luther, en montrant que les planètes dans le ciel n'étaient pas alignées comme visaient à le prétendre des manipulations effectuées sur sa date de naissance, quelqu'un dans l'obscurité s'exclama : « Vous voulez dire qu'ils avaient déjà des *fake news* à l'époque ? » Des fausses nouvelles. Oui, on pourrait le dire comme ça. Le fait de détacher les données astrologiques de leur pratique traditionnelle avait donné lieu à la prolifération rapide de combinaisons de techniques et d'applications qui n'avaient plus vraiment de sens. Comme l'écrit Walter Benjamin à propos de l'allégorie dans *l'Origine du drame baroque allemand*, désormais, tout pouvait signifier n'importe quoi. Je n'avais jamais songé à employer l'expression *fake news* pour désigner les propagandes de cette époque, mais cet échange m'a donné le sentiment que l'on pouvait commencer à comprendre pourquoi l'astrologie avait été discréditée au point de tomber en désuétude culturelle.

Le lendemain de ma conférence, mon allégresse se mua en effroi lorsque je reçus un coup de fil de Seattle. Mes voisins de l'appartement du dessus avaient inondé l'immeuble et toutes mes affaires avaient pris l'eau. J'attrapai le premier vol pour évaluer les dégâts, puis déménager dans la semaine, inaugurant une période d'itinérance à travers le monde qui allait durer jusqu'à la

pandémie. Ce n'était pas la première fois que je vivais en nomade. Après avoir obtenu mon doctorat à Berkeley, j'avais passé un an et demi à rendre visite à des astrologues professionnels en Angleterre et en Allemagne, au Canada et en Afrique du Sud, pour apprendre de chacun d'eux, en observant leurs façons de faire et en approfondissant ma propre pratique bien au-delà de ce que j'avais pu apprendre lorsque j'étais étudiante, diplômée de l'Université de Californie à Berkeley.

Pour mes recherches sur l'histoire de l'astrologie en Allemagne au début du vingtième siècle, je m'étais concentrée sur la fonction critique de cette discipline en tant que pratique de lecture. J'avais examiné ses aspects discursifs et herméneutiques tels qu'ils apparaissent dans les textes, à la fois explicitement et, plus important encore, implicitement. Ma première hypothèse selon laquelle l'évolution des sciences, des religions ou de la politique avait détruit la réputation de l'astrologie, pour la faire entrer dans la clandestinité, s'était effondrée face à une explication plus simple : de minuscules lettres de plomb s'étaient dispersées hors de tout contrôle éditorial. Les caractères mobiles et la facilité d'accès à la technique de l'imprimerie – on pourrait parler de démocratisation – ont ouvert la voie à une guerre de l'information où l'astrologie était employée comme une arme, ce qui a peu à peu entraîné son discrédit aux yeux de la population. Si une prédiction échoue, c'est peut-être que l'art qui la sous-tend est faux. Mais si la prédiction échoue parce que l'astrologie a servi d'arme de propagande, le problème ne vient plus de ses règles et procédures, mais de la manière dont elle a été employée. À force d'être déçus, on finit par ne plus prêter attention à la source de la déception. En fin de compte, la technologie et les médias ont forcé les choses. Le déclin de l'astrologie tient sans doute à des raisons bien plus matérielles que ce qu'une noble histoire des idées et un modèle évolutionniste du progrès scientifique pourraient laisser penser.

Les lettres de plomb ont légué un autre héritage. En remplaçant l'écriture manuscrite, les procédés d'impression ont dissocié le geste de la main du texte écrit ; ils le mécanisent et nous placent littéralement derrière des barreaux textuels. Nous devenons la « panthère » du poète Rainer Maria Rilke :

Derrière les barreaux qui défilent, son œil
est devenu si las qu'il ne fixe plus rien.
Pour elle il n'y a plus que des barreaux sans fin,
derrière ces barreaux, il n'y a plus de monde¹.

Ces mots que vous lisez n'ont pas été tracés par ma main, mais ce sont bien mes expériences qui parcourent les lettres imprimées et pénètrent dans votre esprit, traversant des gouffres spatio-temporels pour nous relier comme des constellations d'étoiles.

Mais il est temps d'en venir aux réflexions de Walter Benjamin sur le planétarium.

Le planétarium de Benjamin

Quand celui-ci nous emmène « Vers le Planétarium », dans un fragment de prose qu'il commença à écrire en octobre 1923 alors que la première installation de ce type était présentée au public lors de démonstrations à Iéna, il évoque un monde qui a mal tourné². Avec l'intensification technologique de la Grande Guerre, les armées de masse, les mitrailleuses et les bombes aériennes, « de nouvelles constellations se levèrent au firmament » – des simulacres d'étoiles funestes. La planète s'est retrouvée prise au piège d'une tentative de contrôle de la nature par la technologie, dans « des noces nouvelles, encore jamais vues, avec les puissances cosmiques ». Mais la « trahison de la technique », selon Benjamin, a « transformé la couche nuptiale en un bain de sang ». Les prophètes ont cédé la place aux profits, puis à cette immense perte.

Lorsque nous pénétrons en lecteurs dans le « Planétarium » centenaire de Benjamin, des explosions déchirent les cieux nocturnes dans notre esprit; les configurations stellaires que nous imaginons ressemblent aux points lumineux artificiels que le tout nouveau projecteur Zeiss Mark I projetait sur un plafond en forme de dôme pour les observateurs de l'époque. Toutes ces connexions aux étoiles passent par la médiation de dispositifs techniques. Le planétarium n'apparaît que dans le titre du dernier

Abréviation employée dans les notes: GS = Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1972-1991, 14 vols.

1. Rainer Maria Rilke, « La panthère », trad. Dominique Iehl, dans Id., *Œuvres poétiques et théâtrales*, Paris, Gallimard, 1997, p. 379.

2. W. Benjamin, « Vers le Planétarium », dans Id., *Sens unique*, trad. Frédéric Joly, Paris, Payot et Rivages, 2013, p. 213-216.

chapitre de *Sens unique*; ce n'est pas l'objet que vous tenez à présent entre vos mains. Nous sommes très loin de «l'ivresse d'une expérience cosmique» que connaissaient les Anciens.

Lorsque Galilée pointa son télescope vers le ciel nocturne et découvrit les lunes de Jupiter et la surface irrégulière de notre Lune; puis, lorsque Tycho Brahe orienta ses instruments pour observer patiemment les mouvements rétrogrades de Mars, fournissant ainsi les mesures qui permettraient à Kepler de calculer son orbite elliptique; et, enfin, lorsque ce dernier observa, la nuit du 17 octobre 1704, l'apparition d'une «nouvelle étoile» dans la constellation du Serpente, l'architecture parfaite des sphères célestes aristotéliennes se fissura, dynamisée par de nouveaux frottements³. Peu après, William Herschel découvrit Uranus en 1781, Giuseppe Piazzi identifia Cérès en 1801, et le ciel sembla s'ouvrir à un nombre croissant de camarades célestes. Contrairement aux présumés antiques, le monde supra-lunaire change bel et bien, et de façon spectaculaire, mais la connaissance de ces changements exige l'intermédiaire de la technologie. Le recours à l'optique, aux instruments de mesure et de définition, a relégué le somatique au second plan et condamné l'extase à l'exil.

La dimension spatiale est au cœur de cette ivresse extatique (*Rausch*). Benjamin poursuit ainsi: «L'ivresse est bien l'expérience par laquelle nous nous assurons seuls du plus proche comme du plus lointain, et jamais de l'un sans l'autre»⁴. C'est ainsi que naissent les constellations. Comme il le précise: «cela veut dire que les humains ne peuvent communiquer en état de transe avec le cosmos qu'en communauté». Là-haut comme ici-bas. Le Soleil ne suit jamais son orbite sans sa suite planétaire, et les planètes, à leur tour, ont leurs lunes. Le système solaire est toujours déjà une communauté de communautés. Proches ou lointaines, l'espace qui sépare les entités sert à les définir, puis leurs proximités changeantes les définissent à nouveau. Je lis Benjamin et je vous écris, lectrice, lecteur à venir, puis vous retournerez le lire à votre tour. Le bruissement commence. Nous franchissons des frontières spatio-temporelles. Nous savons ce qui est proche et ce qui est lointain. Benjamin a un jour défini l'«aura» comme «une trame singulière d'espace et de temps; l'unique apparition d'un lointain, si

3. Voir plus loin, p. 115.

4. Benjamin, «Vers le Planétarium», p. 214.

proche soit-il»⁵. Inversement, je suggère que la critique culturelle nous présente le phénomène constitutif de la proximité, quelle que soit la distance apparente d'un objet.

L'espace qui sépare nos ancêtres en transe des observateurs individualistes de la modernité, réunis dans les lignes d'un texte imprimé, implique encore un troisième facteur: nous-mêmes. Et pas seulement nous, mais ceux qui viendront après nous. Benjamin met un terme à la méditation en déclarant: «L'être vivant ne surmonte le vertige de l'anéantissement que dans l'ivresse de la procréation». Il ne parle pas ici d'orgies. Il pense plutôt à quelque chose de profondément enraciné dans ce qui se passe lorsque la procréation humaine parvient à son terme: l'émergence d'un nouvel être conscient, qui naît avec une expérience directe du cosmos, sans aucun intermédiaire. Et ce commencement s'accompagne d'un thème astral.

5. Cette définition apparaît dans Benjamin, «Petite histoire de la photographie», trad. Maurice de Gandillac, *Œuvres*, t. 2, p. 311, et «L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique (première version, 1935)», trad. Rainer Rochlitz, *Œuvres*, t. 3, p. 75.